

TRADUIRE AU QUOTIDIEN

Grandeur, routines et petites misères du traducteur Dupont

Il y a ceux qui ont siroté au biberon le Mot, l'Idée, Barnier, Delage, Robert et Signorelli, que le *De suppliciis* de Cicéron n'a pas réussi à dégoûter de la version latine, et qui s'en sont allés tout droit frapper à la grande porte, pour en ressortir armés du bon diplôme et du credo le plus orthodoxe : on ne traduit jamais que vers sa langue maternelle ; autodidactes s'abstenir ; dix ans de fac d'anglais ne valent pas six mois dans un pub londonien ; l'ISIT n'est pas l'ESIT ; un réviseur vaut plus qu'un traducteur, un terminologue plus qu'un réviseur, un traductologue encore davantage — enfin, le petit regret de principe : on aimerait mieux traduire de la littérature, mais que voulez-vous, ça ne nourrit pas son homme. Il y a aussi ceux que les sinuosités du destin ont fait manger d'abord à d'autres râteliers, et qui arrivent à la traduction sur la pointe des pieds, après la chimie, l'informatique, le violoncelle ou le bâtiment, parce qu'ils aimaient aussi écrire, qu'écrire peut parfois être utile, et que leurs souvenirs de bonnes notes en espagnol leur avait laissé dans l'âme un trou de nostalgie.

Au moment d'aller au charbon, tous sont à la même enseigne. N'en déplaise aux corporatistes qui aimeraient qu'on mette un peu d'ordre là-dedans, à coup de qualifications obligatoires, d'agrèments et de désagrèments divers. Tous, ou presque : le traducteur salarié, espèce en voie de disparition, peut connaître encore provisoirement un sort proche de celui du rond de cuir de Courteline, mais sa tranquillité est décidément de plus en plus menacée par les dégraisseurs de mammoths. Le gros de la troupe s'inscrit sur les formulaires dans la catégorie flatteuse des professions libérales, la liberté en question étant plutôt du même ordre que celle dont jouissent les plombiers. À quelques tuyaux près, la comparaison se tient : le traducteur est de service 24 heures sur 24, l'urgence est son pain quotidien, l'inondation bien trop souvent son lot ; il se bat avec son téléphone, son carnet de commandes, ses devis, ses charges, ses mauvais payeurs, ses clients qui râlent en n'y connaissant rien, son matériel qui coince ou qui se périmé. Mais il connaît aus-

si, bien sûr, les joies du travail réussi. S'il fait ce qu'on lui demande et qui, a priori, ne lui plaît pas toujours, il y met aussi beaucoup sa patte personnelle. Il coupe et soude à sa façon : on n'a jamais trop de savoir-faire pour arrondir les angles et percer à jour les dessous des textes les moins bien bâtis. Il faut que tout coule de source, sans fuites, ni excès de pression, et quand le résultat est là, le plaisir y est aussi. Ce n'est certainement pas de l'art, mais c'est en tout cas de l'artisanat.

Le traducteur libéral se dit aussi indépendant — ou *free lance*, s'il goûte le franglais en dépit de l'éthique du métier, et perçoit dans la connotation offensive de cette expression un gage de réussite. Sur deux points, qui ne sont pas vraiment des moindres, son indépendance a effectivement tout loisir de s'exercer : le traducteur antimilitariste et bégueule est en droit de refuser les modes d'emploi de mitraillettes et les dialogues de films érotiques. Voilà pour un point — et pour l'autre : il choisit soit de travailler en pantoufles, dans son grenier, son lit, ou sur un coin de table de la cuisine pendant que le petit dernier empile ses cubes, à Perros-Guirec ou au Grand-Bornand, soit, s'il y tient, de louer un bureau à la Défense ou dans le quartier chinois, loin des perturbations domestiques — et quitte à y passer la nuit. Quant au reste, Sainte Flexibilité, et non Sainte Indépendance, est la patronne à invoquer pour pouvoir se plier en toute sérénité aux lois d'une providence qui s'appelle aussi Marché.

Le premier souci du traducteur débutant est de savoir où chercher le travail. Les détenteurs de textes à traduire, eux, se demandent où trouver le traducteur. L'annuaire, électronique ou non, s'avérant à lui seul une solution trop imparfaite, il était donc naturel qu'apparaissent, par génération quasi spontanée, les agences, bureaux et sociétés de traduction — *alias* de francisation, *alias* de localisation : car comme on pouvait s'y attendre, on ne craint pas, ici, d'amorcer la pompe avec des mots ronflants. Le traducteur trouve son premier allié dans l'agence qui décide (*curriculum vitae* et test non rémunéré à l'appui) de lui faire confiance. Elle lui envoie le texte, reçoit son œuvre et le gratifie, quelques semaines ou quelques mois plus tard, si tout va bien, d'une juste récompense trébuchante. Tout se passe, le plus souvent, par téléphone, fax, modem et autres formes de boîtes à lettres. Mais il arrive parfois que le bât blesse, sur ce point justement. Car si télétravail et télécommunications il y a, c'est bien, en principe, pour que l'on communique. Or, certaines de ces philanthropiques institutions, au lieu de faciliter autant que possible le travail du traducteur en lui fournissant tous les contacts et documents utiles (le but n'étant pas qu'il passe perpétuellement un examen, mais que sa traduction soit exploitable), se limitent, précisément, au rôle de boîtes à lettres. Par paresse, incompréhension, crainte de devoir entrer en anglais dans le vif du sujet, ou souci de pro-

téger une clientèle gagnée à grand renfort de publicité accrocheuse, elles gardent le destinataire de la traduction derrière un paravent anti-court-circuitage qui oblige le traducteur à des contorsions acrobatiques, s'il veut obtenir les informations dont il a parfois besoin pour éviter de pondre des absurdités. Allez donc demander à la secrétaire de Tradi-Machin-International de vous trouver l'image correspondant à la légende, le contexte du tableau de statistiques, le schéma de la turbine, et si l'on doit plutôt opter pour « vanne » ou pour « soupape »... Il faut bien, en ces temps de chômage, que chacun trouve son créneau : ces agences-là, qui comptent autant de linguistes qu'il n'y a de bonnes fées dans l'administration d'Eurodisney, considèrent la traduction comme une aubaine similaire à la fabrication et au marketing des Pocahontas en caoutchouc. Par-dessus le marché — si j'ose dire — il n'est pas rare que le texte, avant d'arriver sur l'ordinateur ou le fax du tâcheron, soit passé entre les mains de trois ou quatre intermédiaires. C'est alors que le traducteur, emporté par un vent de solidarité envers les marins pêcheurs et les éleveurs de porc finistériens, rêve de pouvoir déverser sur le seuil de la préfecture locale une production malodorante.

Mais tel ne sera sans doute jamais le cas, quelles que soient les révolutions technologiques. Il doit donc s'accommoder de rester assis entre deux chaises, en craignant de se retrouver par terre si le résultat de son labeur n'est pas apprécié. La crainte est justifiée, même si l'on apprend à ne pas se laisser obnubiler par le spectre de la responsabilité (et pour cause : d'autres en ont de mille fois plus lourdes). Car quoi qu'on dise, toutes rodomontades sur le contrôle-qualité mises entre parenthèses, on peut douter que l'objectivité ait sa place quand il s'agit de juger d'une traduction. Il en va de l'écriture comme de l'éducation : chacun s'y pense plus apte que le voisin et lui en remontre volontiers. Certes, il existe des jargons de métier incontournables, des terminologies obligatoires, et dans certains domaines, on ne plaisante pas avec le choix des mots. Les choses de la médecine, par exemple, ne laissent pas beaucoup de marge aux effets de style. La prudence y est tout naturellement de mise. Mais quand entre en jeu le « rédactionnel » (horreur et damnation), tout devient possible. Le client peut s'esclaffer, s'indigner, appeler sur vous toutes sortes de foudres, parce que, dans votre ignorance, vous avez écrit « sélectionner » partout où il fallait dire « sélectionner », « courrier électronique » au lieu de « e-mail » et « compresser » au lieu de « zipper ». La tentation est grande, dans de tels cas, d'entreprendre sa petite croisade personnelle contre les barbares de l'industrie et du commerce, qui traitent la langue comme n'importe quelle matière première à laquelle on imprime le moule de son choix. Ce genre de guéguerre peut à l'occasion porter quelques fruits. Mais on revient assez vite des batailles contre les moulins à vent — et de son

corollaire, l'immodestie, qui est bien l'un des risques majeurs à éviter. La traduction est un métier au service d'autres métiers. Il implique souvent d'accepter le compromis (si triste que cela soit au regard de la morale) entre les canons du bon goût tel que vous l'a inculqué votre éducation littéraire, et l'empirisme de la vie pratique. Tout est question d'équilibre, *aurea mediocritas*, eût-on dit au collège... Respecter la médiocrité du texte d'origine fait du reste aussi partie de la règle du jeu, et c'est peut-être l'un des exercices les plus délicats auxquels le traducteur ait à se plier. Si, parmi les députés européens dont les discours vous sont soumis, il en est un qui brille par la platitude de ses interventions, la stupidité de ses métaphores et son goût immodéré pour les répétitions, vous n'avez pas à redorer son blason rhétorique, le personnage en question fût-il du même bord politique que vous. Rude discipline que l'on se surprend souvent à enfreindre.

Les forts en thème n'ont guère plus droit qu'à la version. Ce grand principe, comme tous les autres, est surtout destiné à embêter les quelques quidams qui pourraient légitimement y faire exception. Mais la déception est vite surmontée face à l'exigence des délais. Car les fignoleurs doivent apprendre à produire. Voyons le bon côté des choses : c'est une façon comme une autre de renouer avec la tradition balzacienne. Il est un fait curieux que tout ce qui se traduit soit toujours à traduire au plus vite. On l'admet volontiers quand l'objet du texte est noble et salvateur, mais on rechigne davantage, le plus souvent en vain, quand l'urgence vient des archives de l'Europe ou de l'administration de la SNCF.

Balzac était payé à la ligne, le traducteur est payé au mot. Gare à la tentation d'en rajouter : le comptage informatique veille, si le prix n'est pas fixé d'avance. Tout cela est bien plus précis qu'il n'y paraît, et les artistes du verbe, pour leur plus grand bien, ont du mal à se draper dans le flou. L'allemand dit parfois en un mot ce que le français exprime en trois ou quatre : le phénomène est reconnu, il a un nom plutôt joli — « foisonnement » — et se chiffre à un taux forfaitaire de 25 %. *Words, words, words...* On est bien loin, ici, des réflexions sur l'inanité profonde du langage. Car même en surface, à quantité égale et travail égal, et après toutes péréquations utiles, un mot ne vaut pas un mot. L'injustice est cruelle, elle frappe de plein fouet les anglicistes, les hispanisants et autres amateurs professionnels de langues « courantes ». Une consolation néanmoins : ils se trouvent désormais suivis de fort près dans leur infortune par les germanistes, longtemps bercés dans l'illusion de leur propre rareté. Et ce n'est pas tout : le marché a plus d'un rouage pervers, grâce, notamment, aux roueries des télécommunications modernes. Si vous avez, des années durant, sué sang et eau sur l'usage du perfectif et de l'imperfectif dans la langue de Pouchkine, afin de con-

solider l'héritage de vos ancêtres pétersbourgeois, vous aimeriez croire que votre science et votre lignée aristocratique ont une valeur supérieure à la maîtrise de *for*, *since*, et *ago*. Que nenni. Du moins aux yeux de certaines agences : car il se trouve qu'en Russie, il existe des francophiles qui ne demandent qu'à gagner leur croûte en traduisant les rapports techniques sur Tchernobyl au tarif de l'italien-français.

Trois solutions :

1) rabattez-vous sur le coréen, ou :

2) ayez plusieurs cordes à votre arc et beaucoup de flèches en votre carquois (s'il n'est pas donné au *vulgum pecus traductorum* d'avoir plusieurs langues « cibles », deux, trois ou quatre langues « sources » sont les bienvenues, même si les écoles de traduction feignent d'ignorer cette évidence) ou encore :

3) spécialisez-vous (sans vous y tenir exclusivement) dans la mécanique agricole, la pétrochimie, la régulation thermique, les logiciels de gestion de production ou le droit des assurances, jusqu'à devenir indispensable. Bien sûr, l'acquisition d'une spécialité — lorsqu'on n'en dispose pas d'avance grâce à une formation antérieure — ne s'improvise pas vraiment... Mais presque. Il y faut d'abord beaucoup de bons dictionnaires, un peu de culot, du flair, des relations suffisamment proches pour supporter votre constance à leur poser des questions idiotes. L'intérêt, dirais-je, vient un peu comme la foi chez Pascal : après s'être mis à genoux. Que les littéraires endurcis le croient ou non, il peut y avoir de la jubilation à réussir certaines missions en apparence des plus sèches. Cela ressemble même parfois à une revanche des khâgneux sur les taupins. Tiens, tiens, nous aussi, on peut servir à quelque chose.

J'ai bien dit : « nous ». Le traducteur ordinaire, hormis, peut-être, celui qui vit de toute parole sortie de la plume du dernier prix Nobel, n'est plus isolé dans une tour d'ivoire, ni même de béton. À l'époque des réseaux, on fonctionne souvent en équipe. Dupont se charge du manuel d'utilisation de la nouvelle tondeuse à gazon Mihachi jusqu'à la page 54, Kobayama le prend de la page 55 à la page 110. Même si Dupont estime en *a parte* que Kobayama écrit le français comme une vache le japonais, il lui faut s'entendre avec lui sur les termes à employer, cohérence oblige. On est sociable et partageux par force, sinon par caractère. Il arrive de plus en plus fréquemment qu'une agence centralise le travail de traduction d'un document dans cinq, dix, quinze langues. Le réseau devient une réalité concrète et salutaire, quand Dupont, Gomez et Schmidt, que l'on a chargés de traduire dans leurs idiomes respectifs la même prose américaine, échangent leurs tracas, leurs réponses aux devinettes, se tiennent au courant de l'état d'avancement des travaux et... du règlement des factures. Parfois

même, s'étant résolus à quitter provisoirement Perros-Guirec, Malaga et Garmisch-Partenkirchen, ils se retrouvent au coude à coude dans un hall d'usine, et planchent en direct sur l'objet de ladite prose, qui ne présente plus alors aucun mystère. La fraternité vient en fraternisant, et tout le monde y trouve son compte.

Parlons encore de dépendance : il en est une qui s'accroît, au grand enthousiasme des uns, et pour la plus grande exaspération des autres, liant définitivement les performances des méninges les mieux exercées à celles des outils électroniques. Non seulement l'ère du crayon, de la gomme, et de la bonne vieille Remington est révolue, mais le papier se fait rare, et il est désormais un fait certain que maîtriser le traitement de texte et la transmission par Internet ne saurait suffire bien longtemps. Il se trouvait, il y a dix ans, des gens naïfs autant qu'arrogants pour affirmer que la traduction ne consisterait bientôt plus qu'à faire entrer le texte à traduire dans une moulinette *made in Silicon Valley*, et à le récupérer, à l'autre bout, plus ou moins immédiatement consommable. L'expérience, venant au secours de la plus louable des causes, a montré qu'il fallait réviser cette politique. Plus d'un relecteur de textes « machine », à force de s'arracher les cheveux, est devenu aussi chauve qu'improductif. Aussi la nouvelle version des logiciels d'aide à la traduction ne fournit-elle à l'intéressé que ce qu'il a déjà traduit (ou qui a été traduit par un collègue) la semaine précédente (ou trois ans auparavant), pour le même client (ou pour un autre), sur le même sujet (ou sur un sujet approuvant). Le logiciel repère les répétitions, les ressemblances, enregistre, pour les ressortir au bon moment, les terminologies oubliées. Ça marche, mais jamais du premier coup. Rarement au bout du second. Des ordinateurs finissent plus vite que prévu au recyclage, fracassés d'un coup de Harrap's. Les outils dits intelligents exigent, pour être maniés efficacement, un type de débrouillardise qui ne va pas systématiquement de pair avec les talents que l'on se découvrait au temps où l'on feuilletait habilement le Gaffiot. Il est prévisible que les démêlés des linguistes avec la technique ne font que commencer, et que les récalcitrants qui ne s'étaient jamais imaginés en surfeurs d'écran, en gestionnaires de base de données, ni en concepteurs de stratégies informatiques n'ont pas fini d'en passer par la hargne, la rogne et la grogne.

Abstraction faite de ces états d'âmes, l'avantage de ne pas avoir à chercher plusieurs fois le même terme et d'être certain de son adéquation, est en soi un bien. Un certain nombre d'embêtements ordinaires se trouvent ainsi résolus. On pourrait même se risquer à imaginer, dans l'inspiration grisante des trente-cinq heures, que le gain de temps permettra un jour au traducteur d'enfiler son maillot de bain, de chausser ses skis, ou de s'adonner aux joies de la pâtisserie à une fréquence toute nouvelle... À moins que le temps gagné ne soit contrebalancé par

des factures un peu, beaucoup, diablement allégées. L'individu zélé, ou simplement docile, qui acquiert aujourd'hui à prix d'or ces outils magiques — sous peine, bien souvent, de ne plus pouvoir travailler pour ses clients jadis fidèles, ne sait pas encore à quelle sauce il finira par être mangé au grand banquet des émules de Bill Gates. Le sort qu'il se prépare serait-il celui du dindon de la farce ? Peut-être pas. Mais personne, pour l'instant, n'en mettrait sa main à couper.

C'est somme toute un aspect vulgaire du problème. Regardons-le donc sous un autre angle : on voit se profiler, gros comme des gratte-ciels, d'autres pièges qui guettent les amours platoniques du traducteur et de son métier. Ces fameuses « mémoires de traduction » renferment des souvenirs qui ne sont pas uniquement les siens, des trouvailles qu'il aura immanquablement, à un moment ou à un autre, envie de renier. Le style de Kobayama risque de venir s'insinuer, en douce, sans secousses, dans l'univers lexical de Dupont. Infiltrations clandestines dont Kobayama ne sera en rien responsable, et contre lesquelles Dupont, selon toute vraisemblance, ne pourra pas s'insurger. Car comment seront dosées la suggestion et la contrainte ? Il faudra, pour en décider, une intelligence autre qu'artificielle, et gageons que ce ne sera pas souvent à celle du traducteur que cette tâche reviendra. Les dernières barrières de l'individualisme de Dupont se trouvent en tout cas fort menacées.

Bien sûr, les plus optimistes pourront arguer qu'il reste toujours au traducteur à mettre sa personnalité entre les mots, à l'instar des musiciens qui cherchent la musique entre les notes. Mais les plus brutaux diront sans ambages que de musique et de personnalité on peut se passer, quand il s'agit de faire marcher un ouvre-boîtes ou de constituer un dossier fiscal. On préfère penser que l'avenir donnera raison aux premiers... Allons-y quand même d'une question un rien pompeuse et parfaitement inutile : est-ce bien rendre service à la langue écrite, même la plus terre à terre, que de la canaliser dans un nombre toujours plus réduit de stéréotypes ?

Il faut bien le reconnaître : une bonne part de poésie s'en est allée, et le beau sentiment d'utilité lui-même a évidemment ses limites. Si le confort y est, les instincts de conservation les plus inoffensifs sont rudement mis à l'épreuve. L'irritation est régulièrement au programme, lorsqu'il faut trouver le ton juste pour enrober de conviction des lapalissades, s'astreindre à la réécriture de ces chefs-d'œuvre de vacuité que sont les cours de dressage à l'art du commerce, ou encore les vantardises publicitaires. L'ennui existe aussi, que l'on combat en recourant aux expédients classiques, thé-café-jogging-musique. Mais quand on aime les langues, on trouve toujours un brin d'exaltation au voyage des

mots, quels qu'ils soient, même s'ils passent par Internet. Ou peut-être à plus forte raison. Et puis, de temps à autre, il vous vient une lettre d'amour (ou une lettre d'injures), une pochette de disque, une émission d'Arte sur le mythe du crocodile. On oublie la querelle des Anciens et des Modernes, la gestion automatique des segments répétés se met d'elle-même en veilleuse, et l'on se trouve, pour longtemps, réconcilié avec toutes les vocations de nature, de culture et de pure esthétique qu'on nourrissait, au temps de sa folle jeunesse. Traduire au quotidien, ce n'est vraiment pas trahir grand chose (dommage pour les amateurs de risques), mais c'est avoir le nez un peu partout, tout en restant entre ses pénates. À l'heure où l'information a le vent en poupe, qu'irait-on donc chercher dans une autre galère ?

Françoise Heide-Liégaux